

FOUILLER... MILITER

Penser la cause des « disparus » du franquisme à l'aune des carrières d'archéologues et d'anthropologues

Sélim Smaoui

De Boeck Supérieur | « Politix »

2015/2 n° 110 | pages 35 à 62

ISSN 0295-2319

ISBN 9782807300941

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-politix-2015-2-page-35.htm>

Pour citer cet article :

Sélim Smaoui, « Fouiller... Militer. Penser la cause des « disparus » du franquisme à l'aune des carrières d'archéologues et d'anthropologues », *Politix* 2015/2 (n° 110), p. 35-62.

DOI 10.3917/pox.110.0035

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Fouiller... Militer

Penser la cause des « disparus » du franquisme à l'aune des carrières d'archéologues et d'anthropologues

Sélim SMAOUI

Résumé – La problématisation de la cause des « victimes du franquisme », apparue depuis le début des années 2000 en Espagne, hybride d'une part des logiques de transmissions mémorielles et d'autre part l'usage de référents promus par le champ international des pratiques dites « post-confliktuelles » (mobilisations de « victimes », politiques de « réconciliation », lutte pour la « vérité, la justice et la réparation », contre l'« impunité », etc.). Afin de documenter les modalités de cette hybridation, cet article propose de placer la focale sur les carrières individuelles d'une certaine catégorie d'acteurs de cette cause : non pas celle des héritiers des « disparus », mais des professionnels, archéologues et anthropologues physiques, engagés dans la recherche des corps gisant dans des fosses communes et dont les compétences pratiques participent précisément de la construction de la cause portée.

Cet article combine une analyse processuelle de l'engagement ainsi qu'une approche soucieuse des formes d'expérimentations sensibles générées par le traitement concret d'un problème public. Il met en évidence que, loin d'être des problématiques soudainement greffées ou des ressources d'actions purement instrumentales, la « thématique mémorielle » comme les préceptes moraux du post-conflit (« vérité », « réparation », « lutte contre l'impunité », « disparu », etc.) sont des problématiques éprouvées affectivement

et intellectuellement par les experts, tout en étant ajustées à des préoccupations et des inclinations forgées lors des expériences biographiques. En retraçant diachroniquement les multiples expériences de socialisations (familiales, militantes, professionnelles) des acteurs, il s'agira de démontrer que les experts ont éprouvé, sur le long cours, des expériences (sensibles, cognitives, pratiques) et intériorisé des cadres d'interprétations (militants, scientifiques, moraux) qui président à la mise en forme ultérieure de la cause.

Le statut et la cause des « victimes » de la violence politique sont le fruit d'un travail d'élaboration. Ce constat, forgé à la faveur d'un nécessaire travail de banalisation de l'objet, impliquait d'invalider la croyance selon laquelle la « victime », produite par un événement¹ aussi exceptionnel que moralement² insupportable, fournirait à elle seule les conditions de félicité de sa propre cause. Si les travaux retraçant la généalogie du statut de « victime » ont rappelé tous les soupçons ayant historiquement entouré cette figure, comme le patient travail de mise en forme de sa valeur sociale qui s'en est suivi³, la sociologie de l'action collective s'est attelée dans ce sillage à reconstituer le travail de production de cette communauté d'expérience. Pas moins que d'autres, les « mobilisations de victimes » se plient aux règles contraignantes de l'action concertée⁴. Cette lecture non réactionnelle, qui décroche analytiquement le processus de construction de la « victime » de l'événement violent et « traumatique » – posture semblable à celle qui consiste à isoler une dynamique de mobilisation de toute détermination étiologique⁵ – semble aller de soi lorsque plusieurs générations s'intercalent entre l'événement violent et les « victimes » mobilisées.

En Espagne, où le legs de la Guerre civile (1936-1939) et de la dictature franquiste (1939-1975) a été saisi par des collectifs militants *ad hoc* depuis le début des années 2000, l'isolement des modes de codification et de traitement sociaux de la violence passée vis-à-vis de l'effectivité des actes violents est une contrainte empirique en plus d'être méthodologique. Dans un tel contexte, en effet, le sociologue ne côtoie majoritairement que des acteurs qui se souviennent d'événements qu'ils n'ont *pas* vécus directement⁶. Il a affaire à une violence qui ne

1. Latté (S.), « La "force de l'événement" est-elle un artefact ? Les mobilisations de victimes au prisme des théories événementielles de l'action collective », *Revue française de science politique*, 62 (3), 2012.

2. Lefranc (S.), Mathieu (L.), Siméant (J.), « Les victimes écrivent leur Histoire. Introduction », *Raisons politiques*, 30 (2), 2008.

3. Fassin (D.), Rechtman (R.), *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007 ; Erner (G.), *La société des victimes*, Paris, La Découverte, 2006 ; Chaumont (J.-M.), *La concurrence des victimes : génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1997.

4. Lefranc (S.), Mathieu (L.), dir., *Mobilisations de victimes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

5. Dobry (M.), *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 1986 ; Fillieule (O.), Bennani-Chraïbi (M.), « Pour une sociologie des situations révolutionnaires », *Revue française de science politique*, 62 (5-6), 2012.

6. Serrano Moreno (J.-E.), *Mémoire de vainqueurs, mémoires de vaincus. La construction démocratique à l'épreuve des conflits autour des mémoires de la guerre civile et du franquisme*, thèse pour le doctorat de science politique, Université Paris 1, 2013.

se matérialise que dans des traces et un ensemble de récits transmis. L'analyse de la construction de la « victime » emprunterait ici le chemin d'une sociologie de la mémoire, attentive aux « cadres sociaux⁷ » à travers lesquels s'homogénéisent et se réinventent les souvenirs de la violence⁸. Il s'agit alors de se placer dans une perspective diachronique qui tient compte des trajectoires locales de la « mémoire du franquisme » et d'indiquer que, dans le mouvement de construction de la cause, les « associations de victimes du franquisme » réinventent une pluralité de récits *déjà existants* sous de multiples formes au sein du monde social (mémoires individuelles, familiales, organisationnelles). Mais, dans le cas espagnol, on ne peut se satisfaire des seuls mécanismes de transmissions mémorielles : la cause victimaire est également informée par l'importation, depuis le début des années 2000, des lexiques et des pratiques en vogue dans le champ international du post-conflit⁹. Saisies par de nombreuses associations de « récupération de la mémoire historique », ces référents contemporains (« disparus », « traumatisme », « vérité, justice, réparation », etc.) actualisent la « mémoire » des victimes passées pour la problématiser de manière renouvelée.

Afin de documenter la manière dont l'enchevêtrement des logiques de transmissions mémorielles et des usages des pratiques « pacificatrices » participe de la construction de la cause contemporaine des « victimes du franquisme », cet article se propose d'analyser les parcours d'experts – trois archéologues et une bio-anthropologue espagnols de l'*Universidad Científica de Cataluña*¹⁰ – engagés aux côtés d'associations de victimes, spécialisés dans la recherche des corps des « disparus » légués par la répression franquiste¹¹. Le choix de ce corpus se justifie doublement. D'une part, l'entrée des archéologues et des bio-anthropologues dans l'espace des mobilisations victimaire espagnoles indique un

7. Halbwachs (M.), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1997 [1^{re} éd. 1950].

8. Lavabre (M.-C.), *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de Sciences Po, 1994.

9. Lefranc (S.), « La professionnalisation d'un militantisme réformateur du droit : l'invention de la justice transitionnelle », *Droit et société*, 73 (3), 2009.

10. Université fictive. Les noms des acteurs et de leur collectif d'affiliation ont été modifiés.

11. Depuis octobre 2010, je mène une recherche doctorale sur les mobilisations des « victimes du franquisme » observables depuis le début des années 2000 en Espagne. Plusieurs séjours d'enquête ont été effectués en Catalogne, à Madrid et ses alentours ainsi qu'en Andalousie (janvier-septembre 2011 ; février-mars 2012 ; juillet-août 2012 ; décembre-janvier 2012-2013 ; mars-juin 2013 ; juin 2014). En plus de porter mon regard sur d'autres causes (mobilisations d'anciens détenus, familles de « bébés volés »), j'analyse la mobilisation de collectifs spécialisés dans la recherche des corps des « disparus ». Dans ce cadre, une sociologie d'une catégorie d'acteurs participant à ces processus (archéologues, anthropologues physiques, médecins légistes) a été privilégiée. Outre les entretiens conduits avec d'autres acteurs mobilisés au sein de ces associations (proches de disparus, militants, historiens, avocats, psychologues, etc.), j'ai mené des entretiens biographiques avec 22 anthropologues/archéologues/légistes engagés dans plusieurs collectifs. S'ajoutent aux entretiens une pratique systématique de l'observation (de réunions, d'événements militants, de travaux de laboratoire, de Congrès, etc.) ; une observation participante à une exhumation organisée en août 2012 (dont les données sont complétées par l'analyse de nombreuses autres exhumations auxquelles mes enquêtés ont participé, permise par le visionnage d'images brutes – vidéos non montées – transmises par des vidéastes mobilisés) ; comme la consultation de documents produits par ces experts (littérature grise, documentation interne, rapports militants, documents de travail, articles scientifiques).

déploiement local de formes d'expertises routinières dans l'espace international du « post-conflit », ces scientifiques étant les principaux acteurs engagés, en pratique, dans la recherche et l'identification des « disparus¹² ». En outre, la saisie diachronique de leurs parcours individuels permet d'identifier, en amont de leur engagement, les multiples expériences de socialisations (familiales, professionnelles, expertes, militantes...) durant lesquelles se sont forgés des appétences – pour la « mémoire du franquisme » – et des savoir-faire professionnels – archéologie « militante », gestion de la violence d'État, compétences médico-légales, etc. – actualisées sur le terrain de l'engagement en faveur des « disparus ». À travers ces parcours, il s'agira de décrire la manière dont des compétences, appétences et appréciations continûment forgées au croisement de multiples inscriptions sociales (familiales, professionnelles, militantes...) ont constitué des dispositions actualisées lors du travail de mise en forme de la cause défendue. En restituant les manières patientes, voire accidentelles, dont s'est construite la figure de la victime « disparue » aux yeux des enquêtés, cet article démontre ainsi, et telle est sa thèse, comment la cause des « disparus » est informée par des cadres d'interprétation (militants, scientifiques, moraux...) incorporés sur les longs cours biographiques.

Pour ce faire, une analyse en termes de « carrières individuelles », qui tient compte, selon une approche compréhensive et séquencée, des inscriptions dynamiques des acteurs dans différents sous-espaces¹³, nous permet de saisir les multiples contextes au sein desquels les acteurs acquièrent de nouvelles « capacités interprétatives » sur le sens à donner à leurs actions¹⁴. Analyste du social à « l'état plié¹⁵ », l'approche biographique permettra d'éclairer les transformations perceptives générées par l'intériorisation des récits mémoriels empruntés, et les renouvellements cognitifs ultérieurs engendrés par l'incorporation des savoirs promus par l'espace international des droits de l'homme. Précisons que cette approche ne va, *a priori*, pas de soi : si les phénomènes de transmissions interactives des mémoires de la violence se prêtent aisément à l'analyse microsociologique – qui retrace, sur un plan diachronique et narratif, les recompositions des formes d'identifications à travers l'analyse de « cas » individuels¹⁶ –, la circulation des préceptes du post-conflit est d'usage associée à une perspective mésosociologique privilégiant l'analyse de la diffusion intersectorielle de normes, de pratiques et d'instruments d'actions entre groupes

12. Haglund (W.), « L'archéologie et l'anthropologie médico-légales dans le contexte international », in Démoule (J.-P.), Stiegler (B.), dir., *L'avenir du passé. Modernité de l'archéologie*, Paris, La Découverte, 2008.

13. Fillieule (O.), « *Post scriptum*. Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, 51 (1-2), 2001.

14. Agrikoliansky (É.), « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants de la LDH dans les années 1980 », *Revue française de science politique*, 51 (1-2), 2001, p. 30.

15. Lahire (B.), *Dans les plis singuliers du social*, Paris, La Découverte, 2013.

16. Lavabre (M.-C.), Haegel (F.), *Destins ordinaires. Identité singulière et mémoire partagée*. Paris, Presses de Sciences Po, 2010.

institués. En variant l'échelle, nous faisons l'hypothèse que les référents promus (savoirs, labellisations) circulent dans des arènes sociales (associations, manifestations militantes, espaces de débat, fosses communes) qui constituent, à un niveau individuel, des espaces de socialisation qui renouvellent les manières de définir le sens de la violence passée. Aussi, en décrivant les expériences d'incorporations subjectives des récits « mémoriels » et des pratiques en vigueur dans le champ international des droits de l'homme, il s'agit de démontrer que, loin d'être des problématiques soudainement greffées ou des ressources d'action purement instrumentales, le « travail de mémoire » comme les référents promus par les catégories expertes (« vérité », « réparation », « lutte contre l'impunité », « disparu », etc.) sont éprouvés affectivement et intellectuellement par les experts, tout en étant ajustés à des préoccupations et des inclinations forgées lors des expériences biographiques. La construction du « disparu » n'est donc pas considérée ici comme un effet d'étiquetage sémantique, ou le seul produit de la mobilisation de catégories légitimes indexées sur l'autorité sociale des experts. Elle ne peut, autrement dit, être réduite synchroniquement à un acte énonciatif froid, isolée de l'expérience matérielle et des situations pratiques qui imprègnent les vécus des acteurs. Face à ce risque de déréalisation de la cause¹⁷, il s'agira de démontrer que les experts ont éprouvé sur le long cours des expériences (sensibles, cognitives, pratiques) qui présideront à une mise en forme de la cause du « disparu » lors de leur engagement.

Les carrières individuelles d'Albert, Francesc et Carles, archéologues engagés dans la cause des disparus démontreront que les thématiques mémorielles comme la pratique « engagée » de la discipline archéologique ont été incorporées de longue date dans l'économie de leurs pratiques professionnelles. Nous démontrerons que les problématiques « mémorielles » (familiales, militantes) comme les pratiques expertes (archéologie médico-légale, techniques de vérification) sont continuellement adaptées et requalifiées en fonction d'un cadre interprétatif qu'ils ont en partage : l'archéologie marxiste. Ces opérations de qualification, catégories de jugements, compétences, etc., en gestation sur les longs cours biographiques seront actualisées et réinventées lors de leur engagement en faveur des « disparus ».

Nous resserrerons ensuite la focale sur le cas de Maria, une bio-anthropologue ayant participé à des exhumations de fosses communes en Espagne depuis l'année 2002. L'itinéraire de sa collaboration sur les charniers – espaces de socialisation où circulent autant les récits mémoriels que les catégories expertes – indiquera les manières dont s'intériorisent ces référents et comment l'incorporation de ceux-ci se répercute dans le traitement évolutif des ossements recouverts ainsi que sur la mise en forme de la cause des « disparus ».

17. Lemieux (C.), « Peut-on ne pas être constructiviste ? », *Politix*, 100 (4), 2012.

De l'archéologie marxiste à l'archéologie des « disparus » (1970-2000) : itinéraire d'une cause

L'espace universitaire : la construction d'un rôle d'archéologue au service du dévoilement des inégalités sociales

Issu d'une famille présentée comme « franquiste », Albert intègre l'*Universidad Científica de Cataluña* (UCC) dans le contexte des mobilisations étudiantes des années 1970¹⁸. Passionné d'histoire et d'archéologie, il y découvre un univers de lutte politique et, surtout, de répression. Son quotidien est alors émaillé d'incursions violentes des forces policières dans la bibliothèque et de coups de matraque essayés dans les couloirs de l'Université. Acquis à la légitimité de la lutte « progressiste » contre le « fascisme », le jeune étudiant participe aux actions entreprises par ses camarades de classe maoïstes et trotskystes. Durant son cursus universitaire, et suite à la mort de Franco (1975), cette expérience localisée de l'effervescence protestataire se traduit simultanément pour Albert et ses camarades archéologues sur le plan intellectuel. La lutte des « opprimés » est associée comme ailleurs, à l'élaboration d'une pédagogie libératrice¹⁹.

Le « fascisme » combattu devient, ainsi, celui des professeurs recrutés sous la dictature, accusés de distiller des savoirs hérités des sciences promues par le régime. Les jeunes archéologues sont inspirés par les intuitions soufflées par les quelques professeurs « progressistes » et la lecture de l'anthropologie sociale marxiste (Maurice Godelier). Surtout, ils sont séduits par les approches promues par la *New Archeology* et les archéologies marxistes anglo-saxonnes, soviétiques et allemandes (Gordon Childe, *Sovetskaya Arkheologiya*, *Ethnologische Archäologische Zeitschrift*). Cette culture commune glanée en marge des amphithéâtres et qu'auréole de légitimité un contexte de défiance envers les normes établies irrigue progressivement la critique vigoureuse de l'« archéologie traditionnelle » dispensée à l'Université. À cette approche, qui limite la pratique archéologique au seul inventaire d'objets, réduits à être collectionnés dans les musées officiels – avatar d'un « fétichisme bourgeois » selon Albert – est opposée une « archéologie marxiste », selon laquelle les objets recouverts informent aussi bien sur les lois du fonctionnement social que sur les inégalités économiques passées.

Cette hétérodoxie épistémologique est autant cultivée par les amitiés étudiantes et les affinités intellectuelles, qui façonnent l'existence de ce groupe d'« archéologues marxistes », par l'expérimentation commune de la lutte anticonformiste et de la répression tout au long des années 1970, que mise

18. Colomer i Calsina (J.), *Els Estudiants de Barcelona Sota el franquisme*, Barcelona, Curial, 1978.

19. Mathieu (L.), « La "conscientisation" dans le militantisme des années 1970 », in Hamman (P.), Meon (J.-M.), Verrier (B.), dir., *Discours savants, discours militants : mélange des genres*, Paris, L'Harmattan, 2002.

en pratique dans le cadre des recherches doctorales. La cohésion du groupe des « archéologues marxistes » est aussi affermie par des transactions institutionnelles : entre 1977 et 1980, Albert et ses collègues participent à la création d'une « Assemblée des archéologues catalans ». Dans un contexte de transition politique, cette initiative revendiquait, auprès de la *Generalitat*²⁰, aussi bien une amélioration de la situation professionnelle des archéologues, leur intégration institutionnelle (afin de déloger les directeurs de musées nommés sous la dictature) qu'une assimilation des préceptes marxistes dans la gestion du patrimoine public. Malgré l'échec de cette initiative, l'archéologie marxiste bénéficie d'une place institutionnelle à mesure qu'Albert et ses camarades les plus méritants sont recrutés au sein de l'UCC dans les années 1980. Bénéficiant notamment de l'appui d'historiens « progressistes », proches du PSUC (Parti communiste catalan), le groupe d'étudiants investit le département de préhistoire de l'UCC.

L'esprit « scientifico-militant » de ce département universitaire, promu par les nouveaux entrants, est relayé par les générations étudiantes ultérieures (années 1990). C'est notamment le cas de Francesc et Carles. Ces étudiants, éduqués dans des familles « progressistes », ayant acquis un goût précoce pour l'engagement et la délibération collective à l'adolescence (scoutisme, expériences protestataires), sont, une fois à l'université, sensibilisés à la « culture contestataire ». La vie étudiante, studieuse mais égayée par les gratifications retirées des sociabilités militantes, connaît un tournant à mesure qu'ils se spécialisent en archéologie. Cours de préhistoire rapportés à des problématiques contemporaines (« qu'est-ce que la précarité ? », « qu'est-ce que la violence ? », etc.), références à des auteurs vénérés par la gauche militante, ouverture des consciences entretenues par des lectures guidées, etc. Au sein de cette filière, matrice de socialisation à part entière²¹, et donc au contact du magnétisme de leurs jeunes professeurs, Francesc et Carles apprécient un cadre qui valorise autant leur inclination pour l'engagement civique que leur passion pour l'histoire et les humanités.

Travaillé par une continuelle institutionnalisation d'une « archéologie marxiste », lieu de jonction entre appétences scientifiques et militantes, ce sous-espace universitaire favorise une prise de rôle spécifique : être un archéologue « engagé ».

Décloisonner l'archéologie « académique ». Une pratique au service des luttes de l'émancipation des peuples

D'une discipline académique permettant un éveil des consciences, l'archéologie devient, pendant les années 1990, un outil placé au service des luttes d'émancipation. Ce déplacement est le produit de multiples expériences individuelles, mutualisées dans une culture commune par les protagonistes.

20. Gouvernement de la communauté autonome de Catalogne.

21. Lahire (B.), *Les manières d'étudier*, Paris, La Documentation française, coll. « Cahiers de l'OVE », 1997.

À cette période, soumis à une contrainte de rôle – il est professeur titulaire, engagé dans une carrière de chercheur prenante – Albert n'exprime son penchant contestataire que dans le cadre de son quotidien universitaire. Ses cours et publications, comme les liens tissés avec des collègues internationaux (fouilles communes, professeurs invités) promoteurs d'une archéologie « radicale²² », entretiennent son identité d'archéologue engagé au sein de son laboratoire. Cette identité scientifico-militante constitue une ressource pour les membres du laboratoire : les contacts internationaux entretenus avec des laboratoires étrangers, tenants de la même approche, favorisent la mobilité internationale des jeunes chercheurs et légitiment une pratique académique qui, par son décloisonnement, ne peut paraître comme coûteuse scientifiquement.

À cet égard, encadré académiquement, Francesc se sent autorisé à reconduire son rôle d'archéologue « engagé » dans de nouveaux univers. À cette période (début des années 1990), il est actif au sein du laboratoire. Il tire notamment profit des enseignements d'un éminent archéologue, engagé dans la gauche communiste péruvienne, qui habite fortuitement le même quartier, et avec lequel il se lie d'amitié. Il est marqué par les cours, séminaires et les longs échanges à l'occasion desquels son nouveau maître à penser l'initie à l'« archéologie sociale latino-américaine » – « *une archéologie qui permettait de réinterpréter et réinterroger de manière critique le présent. La culture matérielle retrouvée permettait de transformer le présent.* » Francesc est toutefois frustré par le décalage perçu entre ce bouillonnement intellectuel et les expériences contestataires qu'il vit quotidiennement. Engagé par ailleurs dans de nombreux groupes militants à Barcelone (objecteurs de conscience, mouvements pro-sandinistes, centres sociaux autogérés), il regrette que l'archéologie engagée ne déborde les frontières de l'université, et de ne pouvoir trouver une voie lui permettant d'adosser cette science critique à la lutte sociale.

Cette préoccupation latente est entretenue lors de ses multiples séjours au Nicaragua (1991-1992). Organisés par les réseaux catalans de solidarité avec le mouvement sandiniste, ces voyages militants lui fournissent l'occasion de participer à des coopératives agricoles et à des travaux de reconstruction. L'intérêt manifesté par des coopérativistes ruraux pour ses travaux universitaires l'incitent, lors de son retour à Barcelone, à réfléchir à une manière d'articuler ses compétences archéologiques aux « luttes d'émancipations locales ». En marge de la finalisation de son cursus de deuxième cycle, Francesc élabore un projet :

« L'idée c'était de former des spécialistes, des archéologues locaux qui pourraient étudier le passé indigène au Nicaragua. Il n'y avait pas d'archéologues là-bas, la seule histoire qui existait c'était l'histoire des colons, c'était les discours des Nord-Américains ou des Européens. Avec des archéologues, ils auraient été

22. McGuire (R.), *Archaeology as Political Action*, Berkeley-London-Los Angeles, University of California Press, 2008.

en mesure de récupérer leur histoire. [...] Sans faire du folklore, l'idée était de promouvoir une politique de l'identité. »

Avec l'appui d'Albert, alors directeur du département de préhistoire, un partenariat est établi entre l'UCC et l'Université de Managua. Entre 1996 et 1998, installés au Nicaragua, Francesc et sa compagne d'alors forment des archéologues, excavent des sites permettant de rendre compte des « anciens modes de vie paysans », animent des « ateliers populaires d'histoire » sur l'organisation des sociétés précoloniales, etc. Dans un contexte où les organisations avec lesquelles il collabore s'inscrivent dans une perspective révolutionnaire, la pratique archéologique devient un outil placé au service de la redéfinition des « identités collectives ».

C'est également un séjour international qui sensibilise Carles à la mémoire des luttes. Les contacts tissés auprès de professeurs nord-américains invités sur le campus barcelonais lui facilitent l'accès à l'Université de SUNY Binghamton (État de New York), dont le département d'archéologie accueille l'un des hauts noms de l'« archéologie radicale ». Lors d'un stage estival (1999), Carles s'initie autant à l'archéologie contemporaine (il n'avait travaillé jusqu'alors que sur des sites préhistoriques) et à l'archéologie des violences : il participe notamment à l'excavation d'un site où furent abattus 1 200 mineurs grévistes dans le Colorado (*The Colorado Coal Field War*, 1913-1914). Ce projet qui visait ouvertement à promouvoir la mémoire de la classe ouvrière américaine²³ entendait soustraire la pratique de l'archéologie aux intérêts des « classes bourgeoises » et exalter, au contraire, une « mémoire des vaincus » permettant de reconstruire les identités des « classes lésées ». En pratique, lors de cette fouille, au nouveau méthodologique expérimenté – grand volume de documentations et de vestiges recouverts ; cadres interprétatifs adaptés – s'ajoute la découverte d'un cadre autorisant une mise en narration et une appropriation contemporaines des résultats exposés : les échanges avec des visiteurs visiblement concernés par les explications archéologiques comme les séances de débats partagés avec les « héritiers » des victimes (« travailleurs », syndicalistes) déplacent les possibles de l'archéologie aux yeux de Carles. Inscrites dans une controverse par la chaîne des traducteurs en présence, les découvertes archéologiques font débat, lors de cette expérience américaine, parmi ses contemporains.

Ces expériences d'une archéologie plus « pratique » que « théorique », rendue vivante et adossée à une critique immédiate du présent, façonnent la possibilité d'un nouveau rôle d'archéologue : celui de passeur entre un vestige et des populations concernées. L'acte archéologique est vécu *également* comme un instrument qui produit un public et des intéressements qui débordent le cadre universitaire.

23. McGuire (R.), Reckner (P.), « Building a Working-Class Archaeology: The Colorado Coal Field War Project », *Industrial Archeology Review*, 25 (2), 2003.

L'irruption latente de la « violence franquiste » dans les parcours biographiques

Bien qu'éloignée des préoccupations immédiates dans les années 1990, la sensibilité à l'égard des effets de la violence franquiste affleure par intermittence les vécus biographiques des trois archéologues de l'UCC. Avant leur engagement en faveur des victimes du franquisme, Albert, Francesc et Carles ne méconnaissaient pas les enquêtes de leurs collègues étrangers sur les legs des passés violents. Des rencontres avec des collègues, argentins notamment, et des lectures circonstanciées leur avaient fait découvrir l'existence de l'engagement archéologique sur le terrain de la lutte contre les effets de la violence d'État. Cette réalité demeure toutefois un *ailleurs* latino-américain. C'est par des voies détournées qu'Albert, Francesc et Carles sont progressivement mis aux prises avec la « mémoire de la violence franquiste ».

Cette voie peut emprunter celle de l'intimité des secrets familiaux, comme pour le cas d'Albert. À quarante ans, en 1993, celui-ci apprend que son grand-père avait été fusillé. Cette soudaine découverte démentait la version paternelle qui se contentait d'un énigmatique « il est décédé ». Ce sont les tensions entre un vieux père, thuriféraire du régime déchu, et un fils, qui affiche son militantisme marxiste et qui combat, dans le cadre de sa profession, le legs intellectuel de la dictature, qui motive au départ cette investigation familiale. Ces incompréhensions politiques sont alimentées par les nombreuses incohérences relevées de longue date lors des discussions familiales. Celles-ci sèment le doute sur l'identité politique « originelle » de son père :

« Ça faisait longtemps que je lui posais des questions. Je voulais comprendre pourquoi il était facho. Il y avait plein de trucs bizarres, beaucoup de questions sans réponses... Qui t'a éduqué ? Pourquoi tu m'as envoyé à l'école allemande ? [...] Un moment ça ne cadrait plus. Quand je lui demandais, comment t'es venu à Barcelone, il me disait "avec le Secours Rouge". Et là ça faisait tilt, je lui disais "comment ça le Secours Rouge ? Avant t'étais rouge, après t'es devenu facho ?" »

L'hypothétique passé de « gauche » d'un géniteur élusif – dont il apprendra de fil en aiguille qu'il avait milité dans les jeunesses socialistes, avant d'être placé dans un centre de rééducation par le régime –, les silences contraints opposés à sa curiosité lors des réunions de famille, comme la coïncidence des dates du décès du grand-père avec la Guerre civile l'incitent à enquêter sur le sort véritable de celui-ci. En se rendant un jour au village familial, Albert parvient à se retrouver en tête à tête avec une vieille tante contemporaine des événements. Celle-ci finit par lui confirmer que son grand-père fut bel et bien fusillé par les forces franquistes.

À cette date, cette compilation des récits familiaux est vécue avant tout, confie Albert, comme une reconstruction d'une histoire personnelle. Cette réécriture est certes tributaire du décalage entre le monde familial, dans lequel il a été socialisé, et les mondes professionnels et militants dans lesquels il évolue.

Elle est certes discrètement réévaluée au gré des contacts entretenus avec des collègues argentins et uruguayens engagés dans la recherche active des « disparus » de la dictature. Mais à ce stade, raconte-t-il, la recherche du grand-père « en reste là », cantonnée dans les frontières souterraines de la reconstitution de soi.

La violence franquiste s'imisce, tout aussi incidemment, dans les quotidiens de Francesc et de Carles. À son retour du Nicaragua en 1998, Francesc s'engage à la *Confederación General del Trabajo* (CGT) ainsi que dans le mouvement *Okupa* (mouvement squat). Il publie parallèlement un article d'inspiration gramscienne, visant à systématiser sur le plan épistémologique les principes d'une *praxis* archéologique, participative, inspirée de son expérience internationale. Étudiant en fin de thèse, il élabore un projet de recherche sur les Pyrénées catalanes qui devait lui permettre de satisfaire les attentes académiques et de prolonger, sur le terrain local, son expérience nicaraguayenne. Toutefois, ce projet ne suscite pas l'intérêt des collectifs locaux ; il demeure « académique ». Ces initiatives influencent cependant les plus jeunes étudiants inscrits à l'UCC. Les textes programmatiques de Francesc, qui jouit d'une grande aura auprès des jeunes étudiants, sont lus et commentés. Le travail archéologique mené au Nicaragua est, du reste, brandi en exemple à suivre par le corps professoral, Albert ayant rendu visite à son doctorant.

Dans ce contexte, des étudiants de licence dont Carles, créent le Collectif d'archéologie sociale (CAS). L'organisation de séminaires d'archéologie sociale comme la rédaction d'articles à destination de revues militantes permettent aux étudiants d'entretenir sur le campus l'esprit militant de l'archéologie enseignée, d'imiter leurs mentors, mais aussi de « bien se faire voir », admet discrètement Carles.

Le CAS, dénué de projet prédéfini, est accidentellement propulsé sur le terrain de la mémoire de la Guerre civile. Des membres du CAS, engagés dans des associations locales de leur quartier (Gràcia, Barcelone), apprennent qu'une historienne enquête sur les refuges anti-aériens du quartier datant de la Guerre civile. À l'initiative de Carles, exalté par sa récente expérience au Colorado, et sous le regard avisé mais distant de Francesc, absorbé par sa thèse, les membres du CAS décident de restaurer un abri anti-aérien de la *Plaça del Diamant*, à Gràcia. Au départ, l'entreprise n'est pas motivée par un attrait pour « la mémoire du franquisme » :

« Pour moi, comme la majorité des élèves de ce pays, la Guerre civile était un monde que je ne connaissais pas. Enfin, je savais des choses sur la guerre, surtout avec les cours d'histoire à la fac, mais je ne connaissais rien de toute l'histoire humaine et militante... [...] La *Plaça del Diamant*... enfin, j'y suis allé aussi par romantisme littéraire... En Catalogne, la *Plaça del Diamant* a une place très symbolique du fait du roman de Mercè Rodoreda que j'avais lu... Enfin pour te dire, on y est allé un peu comme ça sur le moment. »

C'est lors de l'excavation que s'est forgée la sensibilité pour cette « histoire humaine ». L'ouverture du souterrain attire, en effet, pendant plusieurs jours un grand nombre de riverains, venus tour à tour se remémorer les nuits passées dans le refuge. Témoignages poignants de personnes âgées ayant perdu à jamais leurs parents et amis fauchés par les bombardements ; s'obstinant, malgré les dangers, à s'introduire dans le refuge pour le revisiter ; multipliant les récits de leurs tentatives pour contenir les assauts des troupes franquistes, etc. Lieu de mémoire, de pèlerinage et d'exaltation de l'héroïsme des riverains, le refuge est approprié et saturé de récits qui redéfinissent le sens de l'excavation. La portée « documentaire » et « scientifique » de celle-ci est d'ailleurs éclipsée par l'ébranlement émotif généré :

« D'un point de vue archéologique, on a fait n'importe quoi ! On a créé sans le vouloir une inversion thermique et le refuge a commencé à se détruire. Bon, on a travaillé sur des matériaux, pris des photos, mais ça n'a débouché sur rien. [...] Je t'avoue que j'ai dépensé 30 000 *pesetas* en pellicules, et je ne les ai jamais développés ! Ce que l'on a trouvé là-bas, c'était surtout des histoires personnelles. »

Si la signification des faits découverts est redéfinie par le contexte social spécifique de leur apparition – un quartier dont on est coutumier, peuplé soudainement par des mémoires meurtries –, elle est simultanément entretenue par le groupe étudiant. Cette expérience, rétrospectivement qualifiée de première incursion des archéologues de l'UCC dans l'espace de la « mémoire du franquisme », est vécue avec engouement par les archéologues et leur entourage. Elle dégage la voie à une possible application locale du militantisme archéologique de terrain.

À cette date, toutefois, l'introduction de la thématique « mémorielle » dans la pratique archéologique n'a pas valeur de cause du point de vue des acteurs. C'est moins le sentiment d'avoir contribué à la cause collective des « victimes » qu'ils expérimentent que celui d'avoir soulagé, à travers cet acte isolé, les souffrances spécifiques d'un quartier qui leur est familier. L'émotion du quartier redéfinit surtout, et selon une perspective située, les nouvelles possibilités offertes par leur discipline : « C'était incroyable, on a creusé, et là tout le monde est venu parler ! » Nul besoin, en ce lieu, de s'étaler en considérations théoriques pour persuader le public du potentiel émancipateur de l'archéologie. Par un acte quasi démiurgique qui leur échappe, les jeunes archéologues s'étonnent d'avoir délivré, bien malgré eux, les mémoires contenues, et d'avoir découpé, selon toute imprévision, un espace d'expression pour les intimités familiales. C'est bien le public qui persuade ici l'archéologue de la portée libératrice de son office.

La reconversion de préoccupations militantes dans la sphère familiale, et celle de compétences professionnelles dans la vie de quartiers familiaux, signent une sensibilisation fortuite aux récits de la répression franquiste. Qu'il s'agisse d'une

histoire familiale réinventée, laissant émerger une figure recherchée à laquelle Albert s'identifie (un grand-père « de gauche » fusillé) ; ou d'histoires de quartiers qui, une fois creusées, révèlent l'identité « véritable » de ses riverains (des « victimes du bombardement »), les « mémoires du franquisme », bien que distinctes et cloisonnées, pénètrent le groupe des archéologues. Accordée à ces préoccupations intimes et affectives, la pratique d'une archéologie « marxiste », « émancipatrice » et au service des « vaincus » sera déployée sur le terrain des fosses communes où gisent les « victimes » de la Guerre civile et de la dictature franquiste.

Le « disparu » : réceptacle des appétences, cause d'engagement

À partir de l'automne 2000, commencent les premières exhumations des fosses communes²⁴. L'appréciation de ces événements est au départ tributaire des trajectoires individuelles. Albert, multiplie les enquêtes sur le sort de son grand-père. La circulation virale de la catégorie de « disparu », usitée par les entrepreneurs associatifs dans les médias, comme la mise en équivalence opérée (par des lectures, discussions, remémorations d'expériences professionnelles) avec les mobilisations sud-américaines dé-singularisent à ses yeux le sort de son aïeul « fusillé ». Francesc et Carles, eux, déclarent avoir été sensibilisés indirectement à cette ère du temps mémorielle (témoignages de familles publiés dans les journaux, lecture d'un best-seller²⁵, documentaires diffusés sur la chaîne publique catalane) faisant écho à leurs appétences pour les luttes émancipatrices. Mais ce seront surtout les liens professionnels entretenus avec des collègues internationaux, experts dans les situations de « post-conflit », qui propulseront les acteurs sur le terrain de l'activisme mémoriel. En post-doctorat aux États-Unis, évoquant le contexte « mémoriel » que connaît l'Espagne à des collègues, Francesc est introduit auprès d'archéologues/anthropologues légistes ayant participé à la recherche de « disparus » dans des contextes de « sortie de la violence » (Argentine, Chypre). « Crimes contre l'humanité », « politiques de vérité », « réparation des traumatismes », « lutte contre le révisionnisme », etc. Ces échanges recadrent les significations et les potentialités des exhumations. Francesc convainc aisément Albert et Carles d'établir un partenariat avec ses collègues américains – qui viendront leur dispenser des formations en pratiques médico-légales (2004-2005) – et de s'engager sur le terrain des charniers à son retour.

Sur le terrain, la mobilisation de cette expertise reproblématise la cause mémorielle. Identification des corps, attestation des circonstances des décès, dé-spécification, sur le long cours, des massacres, permettent leur réinscription dans l'économie générale de la violence d'État. Les archéologues apprennent à

24. Ferrandiz (F.), *El pasado bajo tierra. Exhumaciones contemporáneas de la Guerra Civil*, Barcelone, Anthropos, 2014.

25. Silva (E.), Macias (S.), *Les fosses du franquisme*, Paris, Calmann-Lévy, 2006 (2003).

maîtriser un dispositif probatoire qui actualise les contours de la mémoire du franquisme (« vérité », « droits de l'homme », etc.). Mais si l'engagement en faveur des « disparus » apparaît ici comme une initiative hybridant des logiques mémorielles et des pratiques expertes – selon le schéma fonctionnaliste où des experts feraient le constat distancié d'un « problème mémoriel » vécu par une catégorie de la population, auquel ils répondraient par des solutions « pratiques » en vigueur –, il convient toutefois, afin d'atteindre le « point d'équilibre explicatif » entre propriétés et contexte d'action²⁶, d'en affiner les ressorts. En effet, pour le cas de ces archéologues, la promotion de la « mémoire du franquisme » et les « pratiques expertes » ne sont pas seulement des référents ou des instruments d'action mais l'expression renouvelée de problématiques incorporées *biographiquement*. Précisément, l'engagement est le résultat d'un processus de déplacement interactif d'appétences et de compétences inscrites, en amont, dans les multiples « réalités relationnelles²⁷ » dans lesquelles sont saisis les acteurs. La sensibilisation à la thématique *mémorielle* (vécue selon les acteurs dans le cadre situé de la famille, le quartier ou les expériences de recherche à l'étranger), l'appétit pour l'engagement *militant* (manifesté lors d'expériences localisées, dans le cadre de la profession, etc.), comme le penchant à repenser continuellement la potentialité protestataire de la pratique *archéologique* (université, hors-académie, au service des luttes, etc.) sont autant d'actions et d'inclinations situées, désormais décloisonnées et déplacées dans une circonstance d'action jugée pertinente : les « fosses communes ».

Dans cette configuration, où se mutualisent des appétences individuelles, une nouvelle figure prend forme au sein du groupe : le « disparu ». Catégorie à l'aune de laquelle est requalifiée l'histoire familiale ; nouveau référent d'une pratique engagée de l'archéologie des « vaincus » ; figure renfermant la mémoire d'idéaux militants valorisés par ces militants de gauche ; « objet » d'une investigation des droits de l'homme qui permet de s'aligner sur les pratiques des confrères étrangers... le « disparu », que l'on exhume dans les fosses communes, synthétise et permet, *dans le cours de l'engagement*, de mettre en cohérence les catégories de jugements plurielles intériorisées par les acteurs. À cet égard, lors des entretiens, le lexique retenu spontanément par les enquêtés pour le désigner (« combattant », « squelette », « grand-père », « héros », « victime de crimes contre l'humanité », « patrimoine », « républicain »), comme les digressions que son évocation suscite (anecdotes familiales, pratiques expertes, considérations militantes) révèlent que le « disparu » fait diversement sens sur les plans biographiques.

L'appréhension qu'ont les acteurs de la question générale de la « mémoire » et de la fonction sociale de l'expertise archéologique est donc fonction de grilles

26. Lahire (B.), *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*. Paris, Seuil, 2012.

27. Lahire (B.), *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.

interprétatives, de schèmes de pensées et de gammes d'affects forgés à l'entrecroisement de leurs carrières familiales, militantes et/ou professionnelles. Le « disparu », « enraciné dans les identités » selon les enquêtés, permet rétrospectivement aux acteurs de réinterpréter les histoires familiales (« *Mon grand-père est un disparu* » – Albert), d'historiciser leur propre citoyenneté (« *avec les disparus, les fosses... tu te rends compte que notre génération a été éduquée dans un mensonge [...] : la transition démocratique* » – Carles), permet de justifier, après coup, le bien-fondé d'une archéologie engagée (« *l'archéologie médico-légale de la guerre civile... c'est une archéologie « marxiste* ») et de redéfinir le sens du militantisme (« *la gauche doit récupérer les valeurs portées par ces combattants* »).

Ces différents registres sont mis en application lors de leur engagement au sein de MCI (cf. *infra*), association spécialisée dans l'exhumation des fosses communes. Dans ce cadre, les archéologues expérimentent un nouvel univers permettant de lutter contre la « fétichisation » des vestiges (« *On ne récupère pas des os, mais des valeurs !* » – Albert) : au sein de ce collectif, les corps exhibés sont avant tout présentés comme le patrimoine d'une lutte dont il faut se réapproprier les principes.

L'analyse des carrières individuelles indique que les thématiques mémorielles comme les référents experts du « post-conflit » se sont progressivement et diversement immiscés dans les existences sociales de ces archéologues. Continuellement hybridés à des compétences professionnelles, à des formes d'appréciations militantes, tout en étant ajustés à des considérations affectives et intimes, les récits mémoriels comme les pratiques expertes font l'objet d'une appropriation *subjective* (les acteurs s'imposent des types de conduite, redéfinissent leurs rôles sociaux), sont adaptés et mutualisés dans des formes d'activités entretenues par un *entre soi* (la « mémoire » et la lutte pour la « vérité » sont intégrées dans l'économie d'une pratique engagée de leur discipline) jusqu'à être mis en pratique dans un *engagement conjoint* (la recherche des « disparus »). La problématisation de la cause des « disparus » doit, à cet égard, être saisie à l'aune de ces dispositions incorporées.

Afin de documenter davantage ce dernier point, l'analyse du parcours d'une « exhumatrice » de fosses communes permettra d'indiquer comment l'appropriation des récits empruntés et des préceptes moraux des Droits de l'homme se répercute, *en pratiques*, dans le travail de mise en forme de la cause des « disparus ».

Quand le squelette devient un « disparu » : itinéraire d'une exhumatrice

Dispositif probatoire qui dit une nouvelle vérité sur les violences passées, l'exhumation d'un charnier est également un espace de socialisation. Lieu de commémoration, attesté par la présence d'individus manifestant des liens

affectifs avec les victimes, lieu de véridiction, attesté par la présence de scientifiques et d'experts ; à travers les acteurs qu'il agrège, le charnier est un espace social qui permet de mesurer l'entrecroisement des dynamiques mémorielles et des registres du « post-conflit » dans la construction de la cause des « disparus ».

« Ce ne sont pas des Romains ! » : exhumer autour des familles

Jeune étudiante au début des années 2000 à l'UCC, « désintéressée » par la politique et dotée d'une « faible culture historique » à cette période, Maria suit un cursus en bio-anthropologie. Elle mène dans ce cadre de nombreuses excavations (préhistoriques, romaines, médiévales) impliquant l'exhumation de vestiges humains.

En 2002, sur invitation d'un ami, Maria participe à sa première exhumation d'une fosse commune, organisée par un collectif de familles de victimes à Burgos. Elle s'y rend pour « aider » et comme à une excavation supplémentaire, ne préjugant de cette pratique nulle autre portée que « scientifique ». Maria n'avait été mise au courant des exhumations de fosses communes que dans le cadre d'un congrès universitaire, durant lequel des aspects relatifs à l'anthropologie physique avaient été abordés. Son approche initiale est donc strictement « professionnelle » : « Et bien sûr, une fois là-bas, c'était tout sauf une excavation supplémentaire, c'était un monde tout à fait différent, dans toute cette affaire l'étude scientifique est ce qu'il y a de moins important. » Cette exhumation, comme les suivantes (2002-2004) sont vécues comme une bifurcation dans l'exercice de sa pratique scientifique. Maria bascule dans un environnement social inédit pour un anthropologue physique. La présence des familles, incarnation d'une perte qui surcharge l'événement d'émotion, redéfinit la situation vécue. Les corps recouverts ne sont pas des « Romains », synecdoque désignant les squelettes qu'elle exhume habituellement dans le cadre de son travail universitaire, mais des individus dont la filiation est immédiate et mise en scène par les chagrins familiaux.

La présence des proches incite l'anthropologue à endosser de nouvelles postures. Si l'impératif d'identifier les corps commande le recueil d'indices interprétés selon des critères scientifiques, le contact avec les familles est toujours gagné par la teneur affective de la situation. Rien dans cet échange n'est « aseptisé », dit-elle : Maria reconforte les familles, se fait tour à tour confidente ou élève attentive aux récits d'exactions dont elle ignorait tout ; est touchée par la générosité de familles qui l'ont logée et nourrie et qui lui envoient toujours des présents lors des fêtes de fin d'année. Les villageois prennent également part à ces échanges. Les fosses communes sont souvent situées à proximité de villages à forte interconnaissance et où les souvenirs des « événements » se transmettent d'une génération à une autre. Souvent, l'exhumation trouble le quotidien des villageois qui viennent s'enquérir de la marche des travaux, livrer spontanément un témoignage longtemps tu, louer l'humanité des exhumateurs, tout en

leur offrant fruits et boissons, quand d'autres viennent déplorer que l'on perturbe le sommeil des morts et se désolent que l'on vienne remuer le couteau dans les plaies du hameau. Loin de susciter l'indifférence habituelle (« Quand on exhume les Romains, les gens ne s'arrêtent même pas, des fois il y en a qui te posent une question, puis passent leur chemin quand tu leur dis ce que tu fais »), l'activité professionnelle de Maria fait événement : le recouvrement des ossements met en branle tout un processus de verbalisation et de qualifications concurrentielles qui en dramatise la portée.

Lors des premières exhumations, la compétence professionnelle est déployée dans un cadre social inédit. L'anthropologue est, en effet, propulsée dans un contexte véhiculant des types de relations et des valeurs jusqu'alors non pertinentes dans l'exercice routinier de sa pratique professionnelle (émotions, générosités, offrandes, adversités). Ces transformations perceptives se sédimentent-elles toutefois dans l'exercice concret de l'activité scientifique ?

La requalification de la matière : mémoires familiales et traitement affectif des ossements

Il faut ici se pencher sur les rapports évolutifs qu'entretiennent les scientifiques avec l'objet de leur travail ; les ossements, pour le cas de Maria. Objet de sa compétence disciplinaire, surnommée « *Bones* » par son directeur de thèse²⁸, c'était bien sa capacité à analyser les vestiges osseux qui convoquait initialement sa présence sur les charniers. Le recueil de la variation des valeurs accordées à l'engagement au cours du temps²⁹ doit, à ce titre, simultanément tenir compte des perceptions évolutives portées par le scientifique sur son propre objet d'expertise. L'ossement fait-il pour Maria, l'objet d'un traitement équivalent lors d'une excavation scientifique « ordinaire » et lors des exhumations successives de fosses communes auxquelles elle a participé depuis 2002 ?

Les apports féconds de l'anthropologie matérielle dans l'analyse des processus de subjectivation permettent de lier ici la question du traitement concret de la « matière » à celle de la construction des rôles sociaux. Selon Jean-Pierre Warnier, « l'action efficace sur la matière est une action de soi à soi³⁰ ». Le geste technique agit à double sens : l'action sur la matière ne se réduit pas au seul fait de la modifier (ou la transformer, l'analyser, etc.) ; l'action véhicule simultanément des valeurs et du sens qui constituent le sujet agissant³¹. Lorsqu'elle exhume un squelette, en détermine les caractéristiques morphologiques, en

28. En référence à la série télévisée éponyme.

29. Fillieule (O.), « *Post scriptum*. Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », art. cit.

30. Warnier (J.-P.), « Métallurgie ancienne, identifications et domestication de la violence au Cameroun », in Bayart (J.-F.), Warnier (J.-P.), *Matière à politique. Le pouvoir, le corps et les choses*, Paris, Karthala, 2004.

31. Julien (M.-P.), Rosselin (C.), « C'est en laquant qu'on devient laqueur. De l'efficacité du geste à l'action sur soi », *Techniques & Culture*, 40, 2003.

mesure l'ossature, le nettoie, le démonte et le soumet à maintes expériences, Maria obéit à des pratiques qui lui commandent de satisfaire une rigueur scientifique. La subjectivation générée par le traitement de la matière réside en ce que le type de rapport corporel (dextérité, maîtrise du geste, adresse, réflexes assurés) et mental (canons protocolaires observés, interprétations) qu'entretient Maria avec son objet l'*institue dans un groupe*, gardien de ce champ problématique et seul dépositaire de cette rectitude, la communauté des anthropologues physiques³². Sur le temps long, l'itération du geste rigoureux actualise continûment sa place au sein de cette communauté d'initiés. Toutefois, si Maria a toujours agi en tant que « scientifique » face aux ossements lors des excavations menées dans le cadre universitaire, les exhumations itératives de victimes de la violence, depuis l'année 2002, ont progressivement rééduqué le regard porté sur son objet de travail et modifié, par là même, son rôle *in situ*.

Au gré des premières exhumations, en effet, Maria raconte que la rigueur scientifique à laquelle elle s'était toujours soumise s'est peu à peu confondue avec une rigueur « sociale », selon son qualificatif. Bien que le traitement de l'ossement obéisse aux protocoles méthodologiques en vigueur dans sa sphère d'activité, il en diffère sur de nombreux points. « *Un os n'est plus un os* », confie-t-elle aujourd'hui, dévoilant ainsi que de nouveaux principes de classification se sont ajoutés aux critères autrefois intériorisés pour appréhender son objet de travail. Loin d'être mental, ce clivage perceptif est forgé par la pratique. Maria découvre, lors des premières expériences, un environnement qui lui intime d'endosser de nouvelles responsabilités. C'est surtout la finalité de l'action qui diffère lors d'une exhumation. Face aux familles, villageois et acteurs associatifs avec lesquels elle collabore, Maria apprend à tenir compte du fait que son expertise revêt des implications morales spécifiques : alors que l'identification et la datation erronées d'un corps de « Romain » n'auraient guère d'importance, en dehors de celle d'hypothéquer son crédit sur le champ universitaire, un diagnostic infidèle aurait des répercussions « morales » dans le cadre de l'exhumation d'un charnier.

Sur le terrain, la rigueur scientifique qui commande le geste est donc agencée à des impératifs moraux. L'attente des familles et des villageois dramatise, par exemple, chacune des étapes du processus d'excavation. Si toute exhumation requiert patience et minutie, l'impératif de ne guère briser les espoirs des familles présentes (et la crédibilité de la structure encadrant l'initiative) redéfinit la signification de chaque intervention archéo-anthropologique. Le long travail de localisation de la fosse (qui peut s'étendre sur plusieurs jours), l'amorce

32. « En effet, les pratiques d'apprentissage individuel ne sont pas subjectivantes. Pour qu'elles le soient, elles doivent s'inscrire dans un contexte qui institue le sujet de l'extérieur et dans un groupe ». Warnier (J. -P.), « Métallurgie ancienne... », art. cit., p. 190.

des fouilles comme les interminables séances de tamisage de la moindre parcelle de terre bêchée sont vécus avec force préoccupation par les scientifiques. Les ossements sont alors placés au centre d'une quête quasi affective : leur surgissement, tant attendu, est accueilli dans un mélange de joie, de tristesse et de soulagement (félicitations mutuelles, étreinte des proches).

En outre, lors du travail d'exhumation, les ossements sont ponctuellement « appropriés » par les proches de passage. Alors que certains revendiquent une filiation à la vue du moindre ossement dépoussiéré, d'autres viennent déclamer de captivants discours pour s'apitoyer sur le sort tragique de leurs parents :

« Pour moi ce qui m'a semblé le plus dur [*lors des premières exhumations*]... c'est que tu te rends compte que ces gens attendent de récupérer ces restes depuis toujours. En fait, sur place, tu t'en rends compte, c'est une question qui est importante dans leur quotidien, c'est une obsession, c'est pas juste quelque chose de vague comme ça, non, ils y pensent tous les jours à ce père qui est mort, encore aujourd'hui. [...] Et c'est très curieux, parce que tu ouvres la fosse, tu trouves un os, et la personne dit "ah, voilà mon père". Eh ben, non, c'est pas son père, on n'en sait rien, mais elle, ben elle a décidé que c'est son père "oui oui, c'est mon père". Ils veulent juste voir cet os, décident que c'est leur père, et on dirait que ça referme tout le processus... c'est très curieux. »

L'autorité occupée par Maria face à son objet d'étude est, en situation concrète d'exhumation, sans cesse disputée. En présence des familles, le surgissement soudain de l'ossement est sonore (lamentations, exclamations indignées), mis en gestes (détournement soudain du regard, mains portées sur la tête)... socialisé, en somme, par la gamme des ressentis exprimés. L'exhumation est vécue comme l'agréable perte d'une exclusivité cognitive : l'emprise exercée sur les ossements est continuellement éprouvée par les *autres* points de vue qui se signalent incidemment aux alentours du charnier, et auxquels Maria concède ponctuellement la primauté. Les raisonnements appliqués de l'anthropologue sont en effet gagnés, lors des interactions, par les considérations touchantes, triviales et parfois désarmantes de familles venant spontanément « humaniser » le squelette recouvert. C'est ainsi, alors qu'elle consigne mécaniquement ses observations dans un registre taxinomique (« la longueur du fémur de l'individu n° 1 est de tant »), qu'une dame âgée intervient pour révéler que « [son] père était un sacré grand gaillard », tout en parsemant sa description d'anecdotes déclinées avec humour et nostalgie.

Cette communauté affective et narrative modelée *in situ* par la seule présence de ce qui n'avait toujours été pour Maria que des vestiges bouleverse les routines professionnelles. Interrompre l'excavation, répondre aux questions, consigner les propos du moindre visiteur, faire preuve de pédagogie, pleurer... Maria est sollicitée, continuellement incitée à faire preuve de considération à l'égard de l'environnement émotif créé. « Un os n'est plus un os », répète-t-elle. Il ne s'agit pas ici de prendre cette affirmation au pied de la lettre et

de prétendre que le regard « scientifique » de Maria est soudainement suspendu au profit d'une inclination strictement « affective » pour son objet de travail. Maria rend davantage compte ici d'une délimitation silencieuse qui s'est dessinée dans son champ d'activité routinier. Une délimitation qui redistribue les postures professionnelles pertinentes à adopter selon les contextes d'intervention. « Un os n'est plus un os », donc : en marge de ses excavations universitaires et de sa recherche fondamentale s'est découpé un espace où les impératifs du « bon » traitement analytique des ossements peuvent être agencés à une gamme de conduites concrètes (« tact » lors du maniement des ossements ; « respect » de la « dignité des victimes » et de la « mémoire des familles ») qui refonde l'expertise scientifique de Maria dans une obligation morale. Un espace qui lui offre des formes de rétributions qui compensent, rétrospectivement, les insatisfactions vécues dans sa sphère professionnelle « ordinaire³³ ».

Devenir anthropologue médico-légal : endosser un rôle institutionnel, requalifier le statut du « disparu »

À l'épreuve des « mémoires familiales » exprimées aux alentours du charnier, l'espace de la fouille archéologique est perçu comme un espace de commémoration familial. Précisons que ces premières excavations (2002-2005) ont été menées aux côtés de petites structures associatives qui se contentaient principalement de rendre les corps aux familles. Sollicitée par les archéologues de l'UCC, pour participer à de nouvelles excavations (2004-2005), Maria est initiée aux modèles d'intervention en vigueur dans le champ des enquêtes des droits de l'homme par des anthropologues légistes américains. À l'épreuve de ces compétences, acquises lors de séances de travail de laboratoire, lors d'excavations « pilotes » – mais également en autodidacte par des lectures portées sur les précédents latino-américains –, Maria acquiert des connaissances qu'elle ignore d'usage un anthropologue physique. Elle intègre, ainsi, une série de questionnements qui modifient son expérience pratique de l'exhumation. Sensibilisée aux fondamentaux de la balistique, elle apprend à détecter et interpréter des traumatismes osseux qui lui étaient étrangers, à respecter la « chaîne de traçabilité » des preuves exhumées, à rédiger des rapports jugés recevables par une éventuelle institution judiciaire. À l'épreuve de ces socialisations expertes, Maria découvre que l'ossement n'appartient pas uniquement aux familles : objet d'une expertise judiciaire, il devient également une pièce à conviction.

L'acquisition de ces techniques d'analyses osseuses, qui constituent des ressources valorisantes et valorisées auprès des structures avec lesquelles elle collabore, reconfigure son rôle. Alors que les premières exhumations

33. Gaxie (D.), « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Swiss Political Science Review*, 11 (1), 2005.

(2002-2004), vécues avec ingénuité, lui intimement sinon de se déprendre de son autorité scientifique, du moins de minorer la légitimité de son rôle d'anthropologue physique (« Tu peux pas faire de la science aseptisée devant les familles »), les excavations qui s'ensuivent (après 2005) lui offrent l'opportunité de mettre en application de nouvelles techniques de véridiction. Forte de son nouveau savoir-faire, Maria endosse, autrement dit, un rôle renouvelé de médiateur entre l'ossement et les familles lors de ces processus. Alors qu'elle était un pont d'accès entre la tragédie des victimes et le chagrin des familles lors des premières fouilles, son expertise médico-légale autorise une mise en forme narrative qui redéfinit le lien qui unit les « victimes » et leurs « familles ». En reconstituant l'identité « véridique » du squelette, ses possibles filiations, les supplices subis et l'histoire de son environnement immédiat, tout en interprétant l'ensemble des indices recueillis comme des « preuves » d'une violation des droits de l'homme (« crimes contre l'humanité », « torture », « disparition forcée »)³⁴, Maria devient le relais d'un discours institutionnel qui reconfigure les régimes d'énonciations et d'interprétations de la situation vécue. La mobilisation, en effet, d'une gamme de référents produits par l'espace énonciatif et pratique des droits de l'homme permet de placer le sort des individus exhumés sur une échelle d'équivalence. Ainsi, armée de ses nouvelles lunettes, le « squelette-disparu » change, à ses yeux et en pratique, de statut : d'une incarnation d'un drame familial, lové dans le silence de villages isolés, le corps exhumé est associé à une « grandeur³⁵ », les droits de l'homme, et traité au même titre qu'une victime de la « disparition forcée ». Cette subsomption sera du reste entretenue lors des excavations ultérieures. Nonobstant la diversité des histoires locales, Maria appliquera ses protocoles d'enquêtes médico-légales dans de nombreuses localités (arrière-pays catalan, Castilla la Mancha, Andalousie, etc.). L'application de méthodes unifiées, qui homogénéisent, chemin faisant, le statut des multiples fosses communes disséminées sur le territoire espagnol, alimente continuellement l'unité interprétative de la « disparition ».

L'incorporation de pratiques instituées permet ainsi de réévaluer la signification que Maria se fait de son propre rôle (une anthropologue *médico-légale*), de requalifier les statuts des acteurs présents (victimes de la *disparition forcée*, familles de *disparus* ayant un droit à la *vérité* et à la *réparation*) et la signification expressive qui découle des interactions vécues aux abords de la fosse (traumatisme, deuil différé, déni de justice). Cette requalification énonciative de la vie sociale du charnier est simultanément une réévaluation pratique de l'exhumation ; celle-ci devient un dispositif permettant de dire la « vérité » sur les exactions perpétrées. Lors de cette étape, Maria fait donc l'expérience pratique d'une nouvelle définition normative de la situation vécue. Dans ce nouveau

34. Ferrandiz (F.), *El pasado bajo tierra. Exhumaciones contemporáneas de la Guerra Civil*, op. cit.

35. Boltanski (L.), Thévenot (L.), *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris, Gallimard, 1991.

contexte, le « disparu » est associé à un principe supérieur, « qui permet de mettre en relation, dans un agencement juste et justifiable, des personnes et des choses³⁶ » ; associé, en somme, à des savoirs institués à l'aune desquels elle réinterprète le sens du corps recouvert.

**Être socialisé à la mémoire militante :
quand le « disparu » (re)devient « républicain »**

La mise en récit institutionnelle du statut des « disparus » sera refaçonnée à l'épreuve des socialisations militantes. À partir de l'année 2007, Maria collabore avec *Memoria Contra la Impunidad* (MCI), collectif avec lequel ses collègues de l'UCC avaient tissé des liens depuis 2004-2005. Ce collectif, engagé dans la recherche des « disparus », se caractérise par une problématisation singulière de l'exhumation. Composé principalement par des militants communistes reconvertis dans la lutte contre l'impunité du franquisme, MCI entend combattre une définition strictement « familiale » de l'exhumation et exhume les corps de « camarades républicains » disparus afin de réinsuffler les valeurs de la lutte républicaine dans les cercles de la gauche militante.

Avant sa première exhumation avec le MCI, suite à la sollicitation d'un professeur de l'UCC, chargé d'encadrer l'exhumation, Maria ignore tout du positionnement politique de l'association. Une fois sur le terrain, celle-ci est propulsée dans un univers qui lui était inédit, le monde militant :

« Et lors de cette exhumation, ils ne parlaient pas d'os ou de victimes, mais de camarades... on ne disait plus "c'est le proche de telle famille", on le nommait, on l'appelait par son prénom. On passait notre temps à parler du "pourquoi", "pourquoi on les a tués ?" [...]. J'ai aimé la présence des drapeaux, la musique, les chants revendicatifs, c'était une autre atmosphère [...]. »

Cette appétence soudaine pour les « drapeaux », les « chants » et le travail militant de MCI, est certainement rétrospective. Bien qu'elle s'en défende aujourd'hui, l'entrée de Maria dans l'univers militant n'a sans doute pas été dénuée de tensions. Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle fait aujourd'hui état des motifs de son engagement et qu'elle dresse les enjeux de la cause défendue, Maria révèle un ajustement de ses positions sur la ligne militante de MCI. Cette confusion entre l'engagement individuel et la position de MCI, dévoile une « uniformité des consciences » qui invite à examiner des formes de sociabilité ayant façonné l'appréciation que l'anthropologue légiste se fait de son engagement³⁷.

36. Boltanski (L.), *L'amour et la justice comme compétence : trois essais de sociologie de l'action*. Paris, Métailié, 1990, p. 79.

37. Gusfield (J.), *La culture des problèmes publics. L'alcool au volant : la production d'un ordre symbolique*, Paris, Economica, 2009 [1^{re} éd. am. 1950], p. 7.

Au sein de MCI, Maria est soumise à une technologie sociale (gestion du groupe, qualification des activités, discipline interne) qui entend construire un « esprit de corps » qui transcende les statuts individuels. L'horizontalité – affichée – dans les prises de décision, comme la polyvalence des membres (exhumer, certes, mais aussi monter une garde nocturne, décharger le matériel, remplir les bouteilles d'eau, recueillir un témoignage, etc.), entend aligner la diversité des statuts individuels (archéologue, psychologue, militant communiste, volontaire) sur la figure du militant mémoriel républicain. Cet esprit soudé, alimenté par une ritualisation des activités du groupe (réveils groupés, repas collectifs, douches communes, etc.), est entretenu par des cadres associatifs ayant la responsabilité de diriger le personnel et de veiller, par la négociation continue, à ce que les orientations fixées par l'association soient respectées. Cette discipline interne n'est pas vécue comme une contrainte par l'anthropologue légiste. Les affinités personnelles tissées, les gratifications engrangées comme l'expérience d'un nouveau sens de la responsabilité lui permettent de se distancier par rapport au rôle et aux astreintes exigés par la ligne associative. Cette atmosphère de travail entraînant, qui déchaîne les dévouements des participants, est surtout vécue sous les traits d'une camaraderie et d'une entraide recherchées de longue date.

L'« adaptation secondaire³⁸ » à la structure associative, au cours de laquelle Maria tire profit en termes d'accomplissement de soi, est permise par les liens affectifs noués auprès des cadres de l'association. Maria se rapproche notamment du président de MCI et de son épouse, leaders charismatiques, infatigables et généreux. Au contact de ces deux figures – « [s]a nouvelle famille » – qui l'entourent de leur sollicitude et dont la bonté est attestée par les fidèles militants qui gravitent autour d'eux, Maria développe une amitié qui reconfigure la perception portée sur sa collaboration. Les inquiétudes et sacrifices des cadres militants sont interprétés comme des soucis personnels (« *si tu savais comme c'est important pour eux* ») auxquels elle se doit de répondre pour s'acquitter d'une dette amicale qu'elle estime devoir solder (« *Si tu imaginais tout ce qu'ils font* » ; « *Je les aime beaucoup* »). Médiée par des relations avant tout affectives, qui adoucissent les formes vécues du façonnement institutionnel, cette expérience est l'occasion d'intégrer une nouvelle culture du travail collectif. L'anthropologue est ainsi confrontée à une nouvelle rhétorique de la valorisation : celle de l'adoubement militant. L'application consciencieuse de la scientifique est, en effet, considérée par le personnel associatif comme la marque d'un dévouement politique désintéressé (« résistance face à l'oubli », « une révolutionnaire », « marxiste-léniniste disciplinée »). Bien que Maria ne soit pas toujours consciente de la portée gratifiante symboliquement de ces louanges militantes, elle les interprète comme la manifestation d'une bienveillance affective qui entretient son attachement au groupe et ennoblit la cause défendue.

38. Goffman (E.), *Asiles*, Paris, Minuit, 1968 [1^{re} éd. am. 1961].

Au sein du groupe, Maria se prend également au jeu compétitif de l'univers militant. La problématisation « politique » de la cause des « disparus », les tentatives de déjouer les stratégies des challengers, les tactiques pour enrôler les médias, les jeux de sélection des intervenants lors des rassemblements publics, les rhétoriques de persuasion constituent, parmi tant d'autres, les marques d'un univers de lutte qui réenonce l'activité vécue dans un langage renouvelé (stratégies, récupérations, trahisures, alliances). La légitimité de cette approche agonistique de la cause est, en outre, forgée à la faveur de l'assurance et des compétences cognitives des militants qu'elle fréquente. À cet égard, la culture historique et militante des membres de MCI (qui s'épanchent sur les moindres détails de la guerre civile, de la dictature franquiste) intimide l'anthropologue (« Ils m'apprennent beaucoup de choses, c'est fou ce qu'ils savent »). C'est donc avant tout les gratifications engrangées à un niveau interpersonnel (amitiés, sentiment de compenser des lacunes en termes d'interprétation du monde, se sentir « autorisé politiquement³⁹ »), qui reconfigurent l'attachement à la cause. La légitimité de la forme à travers laquelle la cause des « disparus » est défendue par MCI, est surtout jaugée à travers la légitimité indiscutable de militants côtoyés et appréciés⁴⁰.

Cet univers militant spécifique recadre l'activité scientifique de l'anthropologue. La camaraderie que découvre Maria au sein de MCI est une source de réjouissance professionnelle. Maria fait l'expérience d'une nouvelle forme d'interdisciplinarité : au sein de MCI, en effet, psychologues, historiens, avocats, vidéastes, documentalistes s'ajoutent aux archéologues et anthropologues lors des exhumations. Cette œuvre conjointe, à l'occasion de laquelle chacun apporte sa pierre afin d'élucider une énigme sans cesse dramatisée par la narration militante, confère un sentiment d'immédiate utilité et participe d'un « enchantement » du travail collectif⁴¹. Diachroniquement, l'attachement à ce cadre de travail, équivaut surtout au sentiment de faire partie d'un entre-soi s'étant structuré sur le long cours. Les membres de MCI partagent des expériences marquantes qui sédimentent la cohésion interne du groupe. Ce groupe ne se réduit cependant pas au seul partage d'affinités ; il se définit par une identité politique partagée qui se forge à mesure que les membres vivent des expériences situées qui attestent de la portée subversive de leur action. Édiles du Parti Populaire multipliant les tentatives afin d'éviter qu'une exhumation soit menée à proximité de leur village, incursions nocturnes de milices d'extrême droite, croix gammées taguées aux alentours du charnier, curés venus prier pour délivrer les « rouges » de leurs « péchés »... En admettant que la

39. Gaxie (D.) « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », art. cit., p. 158.

40. Becker (H.), « Sur le concept d'engagement », *SociologieS*, 2006.

41. Willemez (L.), « De l'expertise à l'enchantement du dévouement », in Collovald (A.), dir., *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de « solidarité internationale » en faveur du tiers-monde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.

qualité « politique » d'un phénomène, bien plus que d'être fixée par une définition subjective, se doit d'être d'objectivée par un rapport de force qui en détermine les frontières⁴², l'expérience concrète de l'adversité, qui manifeste ici un clivage entre des visions du monde concurrentes, aligne progressivement les collaborations individuelles sur la défense d'un principe *politique* régulateur : la République. « Oui, je suis républicaine, oui... Depuis que j'ai travaillé sur ces questions. Avant je ne m'étais jamais posé la question. »

Sur les charniers, les compétences pratiques comme ces nouvelles formes de définition politique de soi se reflètent, ici encore, lors de la gestion, et donc de l'objectivation, des corps recouverts. D'une part, aux yeux de Maria, le sort des « disparus » change de sens : ces charniers, restés si longtemps « intouchés », deviennent l'effet d'une apathie familiale. Socialisées de générations en générations dans une « peur » entretenue par la dictature franquiste, et dans un « oubli » glorifié par la politique d'amnistie (1977), les familles des républicains seraient les victimes – à retardement – d'une torpeur organisée politiquement. « Tu te rends compte qu'ils [les villageois] les ont laissés là pendant 70 ans⁴³ ! » : l'identité politique des disparus est donc mesurée, par effet de miroir inversé, à l'aune de l'inactivité politique de leurs descendants. L'exhumation, activité qui semble désormais « aller de soi » pour des militants qui en ont intériorisé le caractère impérieux, permet de délivrer le village du legs de la « défaite » républicaine.

Cette exaltation de l'héritage de la « République », que le groupe oppose à un village qui en a oublié la valeur, est mise en scène par un ordre rituel auquel le « corps » du disparu est « associé⁴⁴ ». Ainsi, Maria chante, poing levé, l'*Hymne de riego* ou *L'Internationale* face aux corps, dépose à leurs pieds des gerbes aux couleurs du drapeau républicain, plante fièrement la *bandera tricolor*, etc. Cet univers de sens se répercute, enfin, sur l'examen des ossements. Si le travail d'identification médico-légale n'est pas, dans sa méthodologie interne, altéré, sa finalité diffère eu égard au contexte d'intervention. Dans ce cadre interactif, l'expertise bio-anthropologique et médico-légale de Maria est complétée par les indices recueillis par les historiens de l'association (qui prouvent l'identité militante des disparus), recadrée par les impressions militantes (telle position du corps attestant de la « barbarie » des « franquistes »), réinterprétée par des intervieweurs de MCI qui parviennent, après maints efforts, à faire reconnaître aux familles interrogées que leurs parents étaient engagés politiquement. La « vérité » médico-légale est collectivement happée et ajustée à un autre travail de vérification : celui de prouver que les fusillés étaient des « militants de gauche républicains ». Nouvelle phase, donc, à l'aune de laquelle l'exhumation

42. Leca (J.), « Le repérage du politique », *Projet*, 71 (1), 1973.

43. Propos tenus en l'occurrence par Maria, ainsi que par les autres membres du collectif.

44. Latour (B.), *Changer de société refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2005.

est associée à une nouvelle cause programmatique, celle de ré-instiller les valeurs de la « révolution républicaine » ; nouvelle phase, autrement dit, où le « squelette-disparu » devient une « victime républicaine de gauche ».

* *
*

L'engagement des experts en faveur des « disparus » n'a pas été déduit de l'actualisation de dispositions intériorisées lors de la socialisation primaire (mémoire « républicaine » familiale) ou interprété comme une reconduction d'« identités » de gauche et républicaine acquises antérieurement dans des espaces de socialisation exclusifs (monde militant). De même, bien que la cause soit grandement informée par l'importation des pratiques propres aux situations post-confliktuelles, l'engagement n'a pas été réduit à une mise en application mécanique de ressources cognitives et pratiques dont ces experts seraient socialement les dépositaires lors de ces processus. Afin d'éviter des grilles d'explications structuralistes (des agissements biographiques structurés par les *habitus*) et fonctionnalistes (des pratiques expertes commandées par les fonctions) dans l'explication de l'engagement des individus, nous avons combiné, de manière dynamique, une analyse processuelle de l'engagement⁴⁵ et une approche soucieuse des formes d'expérimentation sensibles générées par le traitement concret d'un problème public⁴⁶. Ceci impliquait de considérer méthodologiquement que la sensibilité mémorielle n'était pas une donnée pré-construite et que les modalités concrètes de son traitement ne pouvaient être désindexées des *vécus pratiques* des acteurs.

La sensibilité à la thématique mémorielle est expérimentée accidentellement, réévaluée et mise en équivalence au rythme des allées et venues entre les sphères sociales (familiales, militantes, professionnelles) entre lesquelles les acteurs naviguent continûment. Pour les cas d'Albert, Francesc et Carles, mémoires familiales, des quartiers et des luttes passées s'entrecroisent, au rythme des expériences biographiques – et de l'appropriation mutualisée de ces expériences dans un entre-soi – et sont réévaluées à l'aune de socialisations expertes qui en redéfinissent les contours. Lors de l'engagement en faveur des « disparus », les sensibilités « mémorielles » comme les catégories expertes sont ajustées aux impératifs d'une « archéologie marxiste » pratiquée de longue date et réinventée dans une pratique hybridant l'expertise des droits de l'homme et l'activisme mémoriel. Sur les charniers, considérés comme un espace social investi sur le long cours (Maria), le sens de l'activité bio-anthropologique est continuellement *vécu* et *réinterprété* au gré des formes de sociabilité vécues.

45. Fillieule (O.), « *Post scriptum*. Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », art. cit.

46. Céfaï (D.), Terzi (C.), dir., *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes*. Paris, Éditions de l'EHESS, 2012.

Redéfini par le contexte des récits et des deuils familiaux, articulé aux préceptes promus par les pacificateurs internationaux, ajusté, enfin, à l'idiosyncrasie d'un groupe militant... l'exercice de la pratique professionnelle fait l'objet de bifurcations qui font saillir des formes de socialisation mémorielles (l'exhumation comme espace de deuil et de commémoration), des dynamiques de circulation de pratiques expertes (l'exhumation comme techniques d'enquête sur les droits de l'homme), toutes deux actualisées dans une cause militante (activisme militant qui adosse l'expertise médico-légale à un projet de reconquête des « valeurs républicaines »).

En plus d'éclairer les ressorts de l'engagement, les carrières individuelles permettaient de mesurer l'effet des compétences et appétences acquises biographiquement sur la dynamique pratique de construction et de publicisation de la figure du « disparu ». Si l'engagement est produit par l'ajustement des multiples rôles sociaux (familiaux, professionnels, militants), il s'agissait simultanément de se demander en quoi cette articulation informait la cause défendue. En effet, si, dans le cours de leur engagement, les acteurs font l'expérience d'une indistinction entre histoires familiales, professionnelles et militantes lors de l'interprétation du sens du « disparu », c'est au nom d'un même « brouillage » des frontières sociales que la cause est promue au sein de leur collectif d'affiliation. Ainsi, dans le cas de ces scientifiques, le traitement des corps ne se réduit pas à une collaboration ponctuelle qui se limiterait à soulager le deuil des familles. Aux côtés des militants avec lesquels ils coopèrent, ces acteurs participent d'une problématisation militante de l'exhumation des « disparus ». À cet égard, ils contribuent d'une part à l'établissement d'une vérité politique. Bien qu'ils reconduisent des protocoles convenus dans leur champ d'activité permettant de déterminer les circonstances des tueries, d'objectiver les causes de la mort et d'identifier les corps des individus, ces compétences techniques sont hybridées et adaptées à une programmation militante. Refusant la privatisation familiale des souffrances, tout en se plaçant à rebours des pratiques expertes « aseptisées » et déconnectées de la lutte politique, ces experts cherchent ainsi – et en mettant leurs compétences au service d'un personnel militant – à prouver l'identité politique des individus exhumés (des « communistes », « anarchistes », « républicains », etc.). Par ce faire, et d'autre part, ils contribuent également à créer les conditions d'une réappropriation collective d'un patrimoine de lutte commun. Le « disparu » exhumé, que l'on qualifie et présente comme un « camarade-républicain », dont on se fait le ventriloque en célébrant les valeurs antifascistes qu'il aurait défendues et dont on prouve scientifiquement la condition de combattant, est ainsi érigé en un patrimoine de lutte appartenant à l'ensemble des familles de républicains. Le recouvrement de son corps est également un mode d'interpellation : il s'agit de publiciser, auprès du public présent (familles, villageois, militants, etc.) un ensemble de valeurs qu'il aurait portées, et dans lesquelles devrait se reconnaître l'ensemble de la communauté de gauche, républicaine et antifasciste.

Sélim SMAOUI est doctorant en science politique à Sciences-Po Paris (CERI-Sciences Po) et attaché temporaire d'enseignement et de recherche à l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence (2013-2015). Il travaille sur les mobilisations des victimes du franquisme en Espagne. Il est également l'auteur de travaux portant sur les mouvements protestataires au Maroc. Il est notamment l'auteur de « Sortir du conflit ou asseoir la lutte ? Exhumer et produire des "victimes républicaines" en Espagne », *Revue française de science politique*, 64 (3),

2014 ; « Bricolages moraux et transactions politiques : la "réconciliation islamique" au prisme de ses usages au Maroc », in Lefranc (S.), *et al.*, dir. *Justice, religion et réconciliation*, Paris, L'Harmattan, 2014 ; et (avec Mohamed Wazif), « Étendard de lutte ou pavillon de complaisance ? S'engager sous la bannière du "mouvement du 20 février" à Casablanca », in Allal (A.), Pierret (T.), dir., *Au cœur des révoltes arabes. Devenir révolutionnaires*. Paris, Armand Colin, 2013.

selims86@hotmail.com